

AVANT-PROPOS

L'Arabie d'avant le Prophète

L'époque préislamique en Arabie est connue sous l'appellation de *jâhiliyya*, ou temps de l'ignorance. Les hommes menaient alors une vie de nomades, regroupés en une multitude de tribus et de clans. Leur quotidien était fait de luttes incessantes, tantôt défensives, pour protéger des puits ou des pâturages, tantôt offensives. Une solidarité clanique, immuable et sacrée, liait les hommes entre eux ; chacun sachant qu'il pouvait compter sur ceux de sa tribu et de ses alliés s'il venait à être frappé, ou lésé, ou tué par le membre d'un autre clan.

Sur le plan politique, l'ombre de deux géants s'étendait sur la région : à l'ouest, l'Empire byzantin, chrétien ; à l'est, l'Empire perse sassanide, adepte du mazdéisme.

Du point de vue religieux, on trouvait des chrétiens, nestoriens ou coptes, et des tribus juives, notamment dans le Sud. Les juifs, en particulier, avaient établi des colonies agricoles au Hedjaz et trois tribus juives résidaient dans la ville de Médine¹. Les Arabes, quant à eux, étaient polythéistes et vouaient un culte superstitieux à une multitude d'idoles.

La consommation de vin était largement répandue, ainsi que les jeux de hasard. Aussi bien les Arabes que les juifs pratiquaient l'usure. Quant aux femmes, elles ne disposaient

1. Anciennement Yathrib. La ville ne sera baptisée Médine qu'après la mort du Prophète. Pour simplifier, nous avons opté pour ce nom.

d'aucun statut social. La naissance d'une fille était vue comme une malédiction lorsqu'elle n'était pas enterrée vivante.

Centre religieux et commercial, La Mecque jouissait d'un statut particulier en raison de la présence de la Ka'ba¹, lieu sacré et vénéré bien avant l'avènement de l'islam.

Une puissante tribu marchande, les Qurayshites, régnait en maître sur la cité, tandis que deux clans se partageaient le devant de la scène : celui des Banû Hâchim, auquel appartenait Muhammad et qui est représenté aujourd'hui par la dynastie hachémite de Jordanie, et le clan des Banû 'Umayya, auquel appartenait Abû Sufyân, principal opposant au Prophète et qui donna son nom à la dynastie des 'Umayyades.

C'est dans cet environnement qu'un matin d'octobre de l'an 570 de l'ère moderne un enfant vit le jour.

Il allait bouleverser non seulement la région, mais la face du monde.

1. Qui signifie « le cube ».

1

« Par les coursiers qui halètent,
qui font jaillir des étincelles, qui
attaquent au matin. »

Coran, 100, 11

Médine, en l'an 672 de notre ère

« *Cette terre que je foule, Il l'a foulée Lui aussi.* »

Hussein 'Abd al-Jawad claqua la langue, relâcha les rênes et son cheval accéléra le pas. Il avait promis au vieil homme qu'il serait là avant les derniers feux du jour.

La trentaine, longiligne, les traits burinés par le soleil, le regard noir, le crâne dissimulé sous un keffieh, 'Abd al-Jawad était bien de cette terre d'Arabie ; d'aucune autre. Il posa machinalement la main sur le bissac arrimé à la selle pour s'assurer de sa présence.

« *La mémoire, il faut sauver la mémoire, avant que les vents du désert ne l'effacent à jamais.* »

Enfant de La Mecque, 'Abd al-Jawad avait eu la chance d'apprendre à lire et à écrire. Un bienfait qu'il devait à son père, un Bédouin de la famille des Lakhmides, une vieille tribu dont les origines se perdaient dans la mémoire des étoiles. Lire, écrire, était selon le père de 'Abd al-Jawad la seule passerelle qui menait à la liberté. Rien de surprenant que, par la suite, le jeune homme ait occupé la fonction d'écrivain public. Il aurait pu continuer à vivre ainsi indéfiniment, s'il n'y avait eu ces rêves ; des rêves récurrents qui le tourmentaient, et pas seulement pendant son sommeil. Il y avait eu aussi cette voix qui n'avait cessé de lui chuchoter comme on livre un secret :

« *La mémoire, il faut sauver la mémoire...* »

Or, quelle mémoire méritait d'être sauvée, sinon celle de l'Envoyé ? Cet homme qui ne ressemblait à aucun homme. Ce réceptacle de la parole divine.

Convaincu que cette mission lui incombait, Hussein 'Abd al-Jawad s'était aussitôt mis en quête d'un survivant ; un *sahab*. Un compagnon. L'un de ces témoins qui avaient eu le bonheur et la gloire de côtoyer le messager d'Allâh. Il passait pour le personnage le plus savant de la Péninsule. Il savait le Coran par cœur et possédait une connaissance approfondie des religions des gens du Livre : la Torah et les Évangiles. Cet homme rare, Hussein l'avait trouvé. Il s'appelait Soliman al-Nabati. Il n'avait plus d'âge et vivait à Médine. Il saurait raconter à 'Abd al-Jawad ce que les autres ne connaissaient plus que par fragments. Quarante années s'étaient écoulées depuis que Muhammad (paix et bénédictions sur lui) avait rejoint son créateur ; les derniers témoins s'en étaient allés. Il fallait faire vite.

Médine venait d'apparaître.

Médine, que l'on surnommait aussi *Medinet al-Nabi*, la ville du Prophète, depuis qu'il y avait émigré un jour de *dhu'l-hijah*, de l'an zéro¹. C'est ici que reposait sa dépouille sacrée, enterrée dans la maison où il avait vécu. Il n'y avait pas de centre, à proprement parler : la ville s'étalait sur un espace très vaste, plus de quinze lieues², composé de hameaux épars entourés de palmeraies et de champs cultivés. Pour se protéger des pillards, les Médinois avaient construit quelque deux cents fortins, dans lesquels ils se réfugiaient en cas de danger.

Hussein ne fut pas long à identifier la maison du seigneur Al-Nabati. On l'avait prévenu : c'était la seule de forme rectangulaire. Toutes les autres étaient circulaires. Pendant longtemps, les maisons rectangulaires, trop proches de la forme de la Ka'ba, avaient été regardées avec désapprobation. On

1. 16 juillet 622 du calendrier grégorien.

2. Environ soixante kilomètres.

considérait leur architecture comme un manque de respect envers la maison d'Allâh. Mais, depuis quelque temps, à La Mecque comme à Médine, les choses commençaient à changer.

Le jeune homme mit pied à terre, prit une longue inspiration, s'avança jusqu'à la porte et frappa deux coups secs.

Un bruit de pas.

Le battant s'écarta.

Un homme apparut. Une cinquantaine d'années. Il avait les traits secs et burinés, une barbe en collier qui lui donnait un air austère.

— *Al salam alaykum*, que la paix soit sur toi, dit 'Abd al-Jawad.

C'est consciemment que le jeune homme avait salué de la sorte. Il savait que cette formulation était réservée aux fils de l'islam, à l'exclusion des autres communautés.

— *Alaykum al salam*, et sur toi la paix, répondit l'homme. Que puis-je pour toi ?

— Mon nom est Hussein 'Abd al-Jawad.

L'homme s'inclina.

— Mon père attendait ta visite. Je m'appelle Fadel. Suis-moi.

Al-Jawad nota que le ton était courtois, mais sans chaleur.

Ils traversèrent une cour rectangulaire couverte de branches de palmiers, longèrent un puits, se glissèrent dans un vestibule qui débouchait sur une grande pièce. Des tapis et des coussins recouvraient le sol. Une lampe à huile posée sur un tabouret diffusait une lueur ocre. Sur la gauche, un couloir. Il devait mener sans doute aux autres pièces de la maison. 'Abd al-Jawad s'étonna de constater qu'il ne semblait pas y avoir de passage réservé aux femmes. Il en conclut que les épouses d'Al-Nabati avaient dû mourir et que son fils, Fadel, était peut-être célibataire.

— Prends place, proposa ce dernier. Je vais appeler mon père.

Alors que l'homme se retirait, 'Abd al-Jawad se glissa dans un coin, sortit de sa besace une liasse de papiers de chanvre,

une écritoire, un calame, une fiole d'encre et les disposa devant lui. Et si le vieil homme avait perdu la mémoire ? Et s'il avait oublié des pans de l'histoire ? Non. Impossible. Sinon il n'aurait pas répondu à sa sollicitation.

— Sois le bienvenu !

Soliman al-Nabati s'avançait. De la main droite, il prenait appui sur une canne, le pas incertain, courbé ; de l'autre il tenait un livre. Quel âge pouvait-il avoir ? Quatre-vingts ans ? Mille ans ? Son visage était tout parcheminé, couvert d'une épaisse barbe grisonnante. Le regard, lui, était étonnamment lumineux.

'Abd al-Jawad se releva aussitôt.

— *Al salam alaykum*, seigneur Al-Nabati.

— As-tu fait bon voyage ? Tu dois être épuisé. La route est bien longue de La Mecque à Médine.

— C'est vrai. Mais la perspective de vous rencontrer a adouci le parcours.

— Je trouve ta démarche très noble, mon fils. Ainsi que tu peux le constater, je suis un vieil homme. Un vieil homme fatigué et usé. J'aurais dû mourir il y a longtemps, mais il semble que la mort m'a oublié. Veux-tu un verre de thé ?

— Je vous remercie. Plus tard, peut-être. Je vous avoue que j'ai hâte de vous écouter.

— Tu as raison. Nul ne peut nous garantir un lendemain. Mais, avant de commencer, je voudrais souligner quelques points.

Al-Nabati se laissa choir sur un tapis, s'adossa contre des coussins et posa le livre qu'il tenait sur ses cuisses.

— Tout d'abord, sache que dans les premiers temps la religion prêchée par le Prophète ne s'appelait pas encore « islam ». Le mot employé pour la désigner était *tazakki*, qui signifie « excellence morale », « droiture ». Après l'hégire, il est fait référence aux *mu'minûn*, « ceux qui croient ». C'est seulement vers la fin de la deuxième année à Médine que le Prophète désigna la religion révélée par le Coran du nom d'« islam », « celui qui est soumis ».

Il marqua une pause, et adopta un ton plus grave.

— Certains de ceux qui te liront un jour te diront que l'islam n'est pas né dans le Hedjaz¹, mais en Syrie ; que le Coran ne peut pas être considéré comme un document digne de foi ; que mon témoignage ne sera pas exploitable par les érudits. On te dira aussi que le message de l'Envoyé n'est qu'un vulgaire plagiat du christianisme et du judaïsme et, surtout, qu'il prend sa source chez les judéo-nazaréens et...

— Les judéo-nazaréens ?

— Les *nasâra*², oui. Quelques années après la disparition de Jésus³, des dissensions se firent parmi ses adeptes. Un groupe s'est formé qui se distinguait des chrétiens et des juifs, qui renvoya les deux communautés dos à dos. Pour ces dissidents, Jésus ne pouvait en aucun cas être le fils de Dieu, mais un prophète parmi d'autres, enlevé par les anges avant de mourir sur la Croix. En résumé, ces gens se considèrent comme les héritiers uniques et véritables d'Abraham, les « purs ».

— Ils vivent toujours à Jérusalem ?

— Non, après la seconde destruction du temple juif et l'invasion romaine ils ont fui et se sont installés en Syrie, dans la région de Busra, entre autres.

Al-Jawad nota :

— Ils sont convaincus que Jésus n'est pas le fils de Dieu, qu'il n'est pas mort sur la Croix. N'est-ce pas précisément ce que nous, les musulmans⁴, affirmons ? (Il récita :) « Le Messie Jésus, fils de Marie, n'est qu'un messenger de Dieu. Il est trop glorieux pour avoir un enfant. »

Le *sahab* sourit.

— Je vois que tu connais ton Coran. Certes. Mais en quoi cela fait-il de nous des descendants de cette secte ?

— Ne renvoyons-nous pas nous aussi les chrétiens et les juifs dos à dos ?

1. Nord-ouest de la péninsule Arabique.

2. Terme qui, en arabe, signifie aussi « chrétiens ».

3. Pour plus de clarté, nous avons opté pour les noms latins.

4. Le mot « musulman » signifie littéralement « celui qui se soumet à la volonté de Dieu seul ».

— Faux !

Il saisit le livre et le brandit.

— Voici le Coran ! Le livre sacré. Sais-tu ce qu'il...

'Abd al-Jawad poussa un cri de stupeur.

— Vous possédez un exemplaire ?

— Tu vois bien.

— J'ai cherché longtemps à en acquérir un. Jamais je n'y suis parvenu.

— Rien d'étonnant. Cela ne fait qu'une quinzaine d'années que les versets ont été compilés¹. D'ailleurs, les copies sont rares et restent extrêmement difficiles à comprendre. Une difficulté qui tient notamment au système d'écriture. Tu n'es pas sans savoir qu'il n'existe qu'un seul caractère pour désigner les sons *b*, *t*, *th*, *n* ou *y* ; un seul aussi pour désigner les sons *h*, *j* ou *kh*. Un même ensemble de caractères peut donc composer différents mots ayant des significations distinctes. D'une mosquée à l'autre, d'une contrée à l'autre, les variations de sens autour du texte n'ont cessé de s'amplifier, et nombreux sont les savants qui s'interrogent encore sur le sens de certains termes et sur la signification précise à donner à certains versets.

Le scribe hochait la tête.

— Si nous reprenions notre récit ? Je disais : « Ne renvoyons-nous pas nous aussi les chrétiens et les juifs dos à dos ? » Et vous avez répondu : « Faux ! »

— Parfaitement. Nous considérons les deux communautés comme appartenant aux « gens du Livre ». Il a été dit...

Le *sahib* saisit le Coran et, sans l'ouvrir, déclama :

— « Dites : « Nous croyons en Allâh et en ce qu'on nous a révélé, et en ce qu'on a fait descendre vers Abraham et Ismaël et Isaac et Jacob et les Tribus, et en ce qui a été donné à Moïse et à Jésus, et en ce qui a été donné aux prophètes, venant de leur Seigneur : *nous ne faisons aucune distinction entre eux*. Et à Lui nous sommes soumis ». » En vérité, les judéo-nazaréens n'ont vu dans le message de Jésus que le moyen de réaliser un rêve politico-religieux !

1. Entre 650 et 655, à l'instigation du calife Osman ibn Affân.

Al-Jawad sourcilla. Il fut à deux doigts de souligner que c'était ce même rêve que Muhammad avait poursuivi, mais jugea plus courtois de garder le silence. Jusque-là, la manie qui était la sienne de toujours poser des questions sur tout, de chercher à approfondir ses connaissances, ne lui avait valu que des problèmes. S'il ne voulait pas irriter son interlocuteur, il avait intérêt à faire preuve de retenue.

— Vois comme les juifs se gaussent, continuait Al-Nabati, lorsque les chrétiens affirment que Jésus est le fils de Dieu, qu'il est mort et ressuscité ! Vois comme les chrétiens ricanent lorsque les juifs se prétendent le peuple élu, et vois comme les deux affichent leur incrédulité lorsque nous affirmons que Muhammad – béni soit son nom – est venu achever l'inachevé et qu'il est le sceau des prophètes.

Le vieil homme se pencha légèrement.

— Mon fils, écoute-moi bien : vouloir qu'une seule religion prédomine sur toutes les autres, c'est vouloir qu'il n'y ait plus qu'un seul jour et jamais plus de nuit, qu'il n'y ait que des dattiers et aucune autre espèce d'arbres, le désert régnant partout et jamais de fleurs, uniquement des enfants mâles et jamais de filles. Suis-je clair ?

Le jeune homme fit oui de la tête. Comment contester l'incontestable ?

Il saisit le calame, le trempa dans l'encre et se tint prêt.

Il y eut un temps de silence, la voix du vieil homme s'éleva :

— Au nom d'Allâh, le Très Miséricordieux, Seigneur de l'univers, Maître du jour de la Rétribution.

2

« Rappelle-toi quand Abraham a dit : “Ô, mon Seigneur, fais de cette cité un lieu sûr, et préserve-moi ainsi que mes enfants de l’adoration des idoles.” »

Coran, 14, 35

L’ange apparut et dit :

— Lève les yeux au ciel et compte les étoiles si tu peux les dénombrer. Telle sera ta postérité.

Les yeux plongés dans la voûte céleste, Abraham ne pouvait, ne fût-ce qu’imaginer, combien de points lumineux brillèrent dans le ciel. Comment se pouvait-il que sa descendance devienne si nombreuse alors qu’à soixante-seize ans Sarah, sa femme, était stérile ?

Sarah avait une servante égyptienne, nommée Agar. Sarah dit à Abraham :

— Va, je te prie, vers ma servante ; peut-être aurai-je par elle des enfants.

Abraham alla vers Agar. Quand elle se vit enceinte, Agar regarda sa maîtresse avec mépris. Et Sarah dit à Abraham :

— L’outrage qui m’est fait retombe sur toi. J’ai mis ma servante dans ton sein ; et, quand elle a vu qu’elle était enceinte, elle m’a regardée avec mépris. Que l’Éternel soit juge entre moi et toi !

Abraham répondit à Sarah :

— Voici, ta servante est en ton pouvoir, agis à son égard comme tu le trouveras bon.

Alors Sarah maltraita Agar et Agar s’enfuit loin d’elle.

L'ange de l'Éternel la trouva dans le désert et lui dit :

— Agar, servante de Sarah, d'où viens-tu, et où vas-tu ?

Elle répondit :

— Je fuis loin de ma maîtresse.

L'ange de l'Éternel lui dit :

— Retourne vers ta maîtresse, et humilie-toi sous sa main.

Et il ajouta :

— Tu enfanteras un fils, à qui tu donneras le nom d'Ismaël ; car l'Éternel t'a entendue dans ton affliction. Je multiplierai ta postérité, et elle sera si nombreuse qu'on ne pourra pas la compter.

Encore sous le choc de la révélation divine, Agar retourna auprès d'Abraham et de Sarah et leur rapporta les propos de l'ange. Alors, les tensions entre les deux femmes s'apaisèrent pour un temps. Lorsque l'enfant naquit, Abraham le nomma Ismaël comme l'avait préconisé l'apparition. Nom qui signifie « Dieu a entendu ».

Quelques années plus tard, alors qu'il était dans sa centième année, Abraham reçut un nouveau message divin.

— Sarah va également te donner un fils. Il devra recevoir le nom d'Isaac. En faveur d'Ismaël, Je l'ai béni et Je ferai de lui une grande nation. Mais mon alliance, Je l'établirai avec Isaac, que va enfanter Sarah, l'an prochain, à cette même saison.

L'année suivante, Sarah enfanta un petit garçon. Isaac. Nom qui signifie : « Il rit ». Parce qu'en écoutant les propos de l'ange, Sarah, dubitative, avait beaucoup ri.

Les deux garçons grandirent. Un jour qu'ils se disputaient, comme se disputent tous les enfants, Abraham leur ordonna de faire plutôt la course. Ils obéirent et Ismaël devança son frère Isaac. Abraham prit Ismaël sur ses genoux et fit asseoir Isaac à ses côtés. Or, Sarah les observait et vit qu'Abraham prenait Ismaël sur ses genoux tandis qu'il faisait asseoir Isaac à ses côtés. Elle se mit en colère et dit à son époux :

— Tu as choisi le fils de l'esclave pour le mettre sur tes genoux, et tu as choisi mon fils pour l'asseoir à tes côtés !

Furieuse, elle décida de mutiler Agar pour l'enlaidir. Lorsque Abraham vit la colère de Sarah, il intervint et dit :

— Contente-toi de la rabaisser en lui perçant les oreilles.
Sarah s'exécuta. Et, depuis, cela devint une habitude chez les femmes.

Quelque temps plus tard, Sarah s'emporta à nouveau contre Agar :

— Je ne veux plus de toi là où je suis !

Elle ordonna à Abraham de bannir Agar loin d'elle. Et Dieu inspira à Abraham l'idée d'emmener Agar et Ismaël à La Mecque et l'ange Gabriel se joignit à eux pour leur indiquer le chemin.

Lorsqu'ils furent arrivés en ce lieu qui était à cette époque un lieu désert et inhospitalier, Abraham demanda à Gabriel :

— Est-ce ici que j'ai ordre de les laisser ?

Gabriel lui répondit : « Oui. »

Abraham remit à Agar un sac de dattes et une outre d'eau et prit le chemin du retour.

Agar considéra ce lieu où Abraham venait de les abandonner et ressentit une vive inquiétude. La chaleur était étouffante et il n'y avait pas un seul point d'eau à l'horizon. Bientôt, Ismaël, assoiffé, se mit à pleurer et à pousser des cris qui torturaient le cœur d'Agar. Ne supportant plus de le voir souffrir ainsi, elle se dirigea vers Al-Safâ, la colline la plus proche, elle se hissa jusqu'au sommet dans l'espoir d'apercevoir quelqu'un. Il n'y avait personne. Elle redescendit, rejoignit la vallée et fit appel à ce qui lui restait de forces pour escalader la colline de Marwa. Là-haut elle ne vit que le désert. Elle refit le trajet sept fois¹. Parvenue pour la dernière fois au sommet de Marwa, Agar entendit une voix, qu'elle prit pour une voix humaine. Elle n'y crut pas tout d'abord, se disant qu'elle était la proie d'une illusion. La voix retentit à nouveau. Alors, elle implora Dieu :

— Puisque Tu m'as fait entendre Ta voix, sauve-moi !
Je suis à bout de force et mon fils est à bout de force.

La voix répondit :

1. De nos jours, les allées et venues des pèlerins entre ces deux collines commémorent cette quête éperdue.

— Qu'as-tu, Agar ? Ne crains pas, car Dieu a entendu la voix de l'enfant dans le lieu où il est. Lève-toi ! Relève l'enfant et prends-le par la main, car Je ferai de lui une grande nation.

Rassurée, Agar retrouva Ismaël et vit qu'il souriait. Alors qu'elle allait le prendre dans ses bras, l'enfant frappa le sable du talon et, incroyable prodige, une source jaillit. Comment était-ce possible ? D'où sortait cette eau ?

Plus tard, on appela cette source Zamzam.

Non loin de là était apparue une tribu venue du Yémen. Celle des 'Amaliq. La sécheresse ayant frappé leur pays, ils étaient partis à la recherche d'eau et de terres fertiles. Brusquement, ils aperçurent un oiseau qui semblait suspendu dans le ciel.

— Cet oiseau cherche de l'eau. Pourtant, il n'y en a jamais eu dans cette vallée.

Ils se dirigèrent vers le point au-dessus duquel s'était immobilisé l'oiseau et découvrirent Agar et Ismaël. La mère et l'enfant, couchés près de la source. Ils les prirent sous leur protection et c'est ainsi qu'Ismaël grandit parmi les 'Amaliq.

Des années s'écoulèrent.

Lorsque Ismaël fut à l'âge adulte, Abraham vint le retrouver.

Un matin que tous deux se promenaient dans la palmeraie, non loin du puits de Zamzam, un ange leur apparut.

— À cet emplacement exact, vous bâtirez un sanctuaire dont les quatre coins seront orientés vers les quatre points cardinaux. Son nom sera la Ka'ba.

L'ange remit ensuite à Abraham une pierre céleste. Une pierre noire qui, depuis la nuit des temps, était demeurée à l'abri dans une grotte.

— Pardonnez-moi, seigneur, coupa Hussein 'Abd al-Jawad en soulevant son calame. Le noir n'est-il pas signe d'impureté ? Et, pourtant, c'est une pierre de couleur noire que l'ange remet à Abraham. N'eût-il pas été plus normal qu'elle fût blanche, immaculée, puisqu'elle descendait des cieux où règne la pureté la plus éclatante ?

— Ta remarque est pleine de bon sens, mon fils. La pierre était effectivement blanche au commencement des temps. Ce

sont les péchés des hommes qui l'ont noircie au fil des siècles. Tu comprends ?

Le jeune homme acquiesça.

— Lorsque Ismaël et Abraham eurent fini de bâtir le sanctuaire, et d'y placer la pierre, l'ange ordonna :

— Appelle les hommes au pèlerinage pour qu'ils viennent à toi à pied ou sur quelque monture élancée, de tout chemin encaissé.

Abraham demanda :

— Seigneur, jusqu'où ma voix portera-t-elle ?

Dieu lui révéla :

— Appelle et Je transmettrai.

Alors, répondant à l'appel de Dieu diffusé par Abraham et son fils, on vit des pèlerins toujours plus nombreux affluer de toute l'Arabie et de contrées encore plus lointaines. Tous venaient à La Mecque pour accomplir le Grand Pèlerinage et visiter le sanctuaire que l'on nomma la Mosquée, ou encore la « Demeure sacrée ».

— Et qu'est-il advenu de la source de Zamzam que le talon d'Ismaël avait fait jaillir ?

— Longtemps après, à la suite d'un conflit tribal, le puits fut comblé avec une partie des offrandes déposées par les pèlerins et on l'oublia.

Le *sahab* enchaîna :

— Bientôt, il fut décidé qu'un homme du nom de Qusayy, de la tribu des Qurayshites, serait gouverneur de La Mecque et gardien de la Ka'ba. À peine nommé, il fit construire une vaste demeure, *Dar al-Nawda*, la « Maison de l'assemblée », et annonça fièrement qu'elle serait celle de tous les Mecquois et que les notables pourraient s'y réunir pour régler leurs différends. Ensuite, Qusayy fit loger à l'intérieur de la ville les familles de son clan qui, jusque-là, habitaient les sentiers et les monts environnants. Il divisa La Mecque en quatre quartiers, où ces familles furent réparties, et décréta que l'on bâtisse de vraies maisons. Celles des plus riches furent construites en pierre.

L'une des nobles actions de Qusayy fut l'introduction d'une pratique qu'on appela *Rifâda*. Il avait remarqué que

les pèlerins arrivaient toujours de bien loin, fatigués, épuisés. Estimant que La Mecque devait se montrer hospitalière, il appela les notables de Quraysh et leur dit :

— Gens de Quraysh, vous êtes les voisins de Dieu et les gardiens de Sa Maison. À la saison du Pèlerinage, vous accueillez les pèlerins. Les hôtes les plus dignes d'hospitalité sont les hôtes de Dieu. Fournissons-leur donc à boire et à manger jusqu'à ce qu'ils quittent notre ville pour rejoindre leur foyer et leur famille.

Les Qurayshites réagirent favorablement à la proposition de Qusayy. Dès lors, on vit chaque famille fournir, en fonction de ses moyens, de la nourriture et de l'eau aux voyageurs qui se présentaient à La Mecque.

Deux générations plus tard, Hâchim, fils de 'Abd Manâf et petit-fils de Qusayy, prit les commandes de la ville. Il est l'ancêtre direct de tous les Hachémites du monde. C'était un personnage très riche et son hospitalité fut à la mesure de sa richesse.

Le *sahab* leva un index en signe de mise en garde.

— Je dois te préciser un point très important qui, s'il n'était pas éclairé, pourrait porter à confusion. Hâchim avait un frère cadet. Il se nommait Al-Muttalîb. Tu comprendras dans ce qui suit pourquoi je mentionne son nom. Lorsqu'un jour Hâchim s'en alla à la tête d'une caravane chargée des biens des Qurayshites, vers Médine, c'est à ce frère qu'il confia les fonctions dont il avait la charge. En arrivant au marché de Nabt, il aperçut, juchée sur une estrade, une femme d'une grande beauté qui donnait des ordres, achetant et vendant avec autorité. Il s'enquit d'elle et on lui répondit qu'il s'agissait de Salma bint 'Amrû de la tribu des Banû al-Najjâr.

— A-t-elle un mari ?

On lui dit :

— Non. Soucieuse de préserver son rang parmi les siens, elle ne veut être mariée qu'à un homme qui accepte de remettre son sort entre ses mains. Une fois mariée, si elle ne supporte plus l'homme, elle veut qu'il sache qu'elle le quittera.